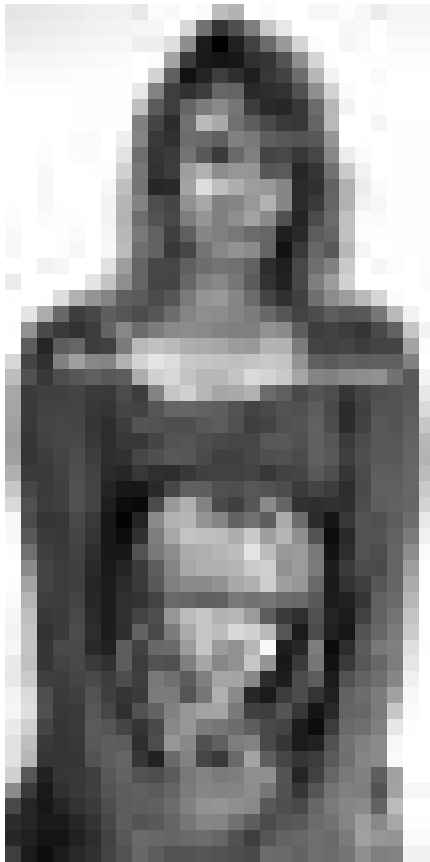


## KULTUR-TIPPS



### Im Zeichen der Gewalt gegen und von Frauen ...

steht eine Veranstaltungsreihe, die ab dem 30. September 2010 bis Januar 2011 im Théâtre du Centaure, dem Kasemattentheater, der Cinémathèque und dem CID-Femmes stattfinden wird. Durch Film, Theater, Lesungen, Workshops und Rundtischgespräche wird Kultur als Sprachrohr und Multiplikator genutzt, um die Öffentlichkeit für das Thema Frauengewalt zu sensibilisieren. Auftakt bildete die Premiere des Stücks „zerbrochen“ am Donnerstag, dem 30. September um 20 Uhr im Kasemattentheater. Auf Grundlage des Stücks der finnischen Autorin Merja Repo „Die zerbrochene Schale“, das von einer Frau handelt, die sich von

ihrem Partner so lange demütigen lässt, bis sie ihr Selbstwertgefühl verliert und zerbricht, gestalten vier KünstlerInnen den Theaterabend und machen Facetten von Gewalt in partnerschaftlichen Beziehungen erfahrbar. Im Théâtre du Centaure, geht es am 11. Oktober weiter mit „Monologues du Vagin“ von Eve Ensler, einem Stück über die Ambivalenz des Frauseins, dem Liebesglück einerseits, Mutterstolz und körperlicher Gewalt an Frauen andererseits. Am 18. Oktober zeigt die Cinémathèque den Kultfilm „Lipstick“, in dem das Mannequin Chris von ihrem Musiklehrer vergewaltigt wird und ihm anschließend einen grotesken Selbstjustiz-Prozess macht. Im Anschluss findet eine Podiumsdiskussion zum Thema „Frauen und Gewalt im Film“ statt. Pro Familia veranstaltet ebenfalls auf Grundlage verschiedener Filmsequenzen aus „Szenen einer Ehe“ (Ingmar Bergman) und „Wer hat Angst vor Virginia Woolf“ (Mike Nichols) am 25. Oktober um 20 Uhr einen Diskussionsabend im Théâtre du Centaure. Weiter geht es am 27. Oktober um 20 Uhr im Théâtre du Centaure mit „Il aurait suffi que tu sois mon frère“, einem Stück von Pauline Sales, in dem sich Opfer und Täter einer Gruppenvergewaltigung gegenüber stehen. Das Thema wird ausgebaut mit einem Zeugenbericht von Samira Belli, Mitbegründerin der Bewegung „Ni putes ni soumises“. Schließlich lesen Luxemburger Autorinnen aus ihren Texten am 8. und 9. November um 20 Uhr Linda Graf aus „Bitch!“, Josiane Kartheiser „Nach fénnef Minutten“ und Mireille Weiten-De Waha aus „Tanz auf dem Vulkan“ im Kasemattentheater. Am 14. und 15. Dezember finden zwei weitere Lesungen im Théâtre du Centaure statt. Das Stück „Juliette Juliette“ der finnischen Autorin Jari Juutinen zeichnet das sukzessive Hinabgleiten einer Familie in den finanziellen Ruin nach. Premiere ist am 10. November um 20 Uhr im Théâtre du Centaure. Am Internationalen Tag gegen Gewalt gegen Frauen veranstaltet das CID Femmes um 16 Uhr einen Workshop für MultiplikatorInnen, dem um 18.30 Uhr der Vortrag „Wem gehört die Stadt? Wem gehört die Straße?“ der Soziologin Renate Ruhne über Frauen und Mädchen im öffentlichen Raum folgt. Unter dem Titel „Prostitution : Modelès et questions ...“ findet schließlich am 29. November um 20 Uhr im Théâtre du Centaure ein von TNS ILRES ausgerichtetes Rundtischgespräch statt, bei dem ausgehend von Regelungen über Prostitution in europäischen Nachbarländern auch über den status quo in Luxemburg diskutiert wird. „Bella, Boss a Bulli“, ein Theaterstück für Kinder in luxemburgischer Sprache thematisiert Mobbing in der Schule. Premiere ist am 4. Dezember um 15 Uhr im Théâtre du Centaure. Den Abschluss bildet das Stück „Oleanna“ von David Mamet, ein Zwei-Personen-Stück über bewusste und unterbewusste Machtverhältnisse in der alltäglichen Kommunikation. Die Premiere findet am 8. Dezember um 20 Uhr im Kasemattentheater statt.

## KULTUR

DOCUMENTAIRE

# Rock-a-Fric

Luc Caregari

**Le documentaire « Rocdoc » consacré à la scène rock luxembourgeoise a surtout révélé des choses intéressantes sur le carcan social dans lequel les artistes luxembourgeois sont enfermés et s'enferment.**

Mercredi soir, dans le club de la Rockhal, les voiles se sont levés sur « Rocdoc », un documentaire sur la scène rock luxembourgeoise actuelle - donc pas de retour en arrière comme dans les derniers films d'Andy Bausch. D'une certaine façon, après le succès d'estime qu'avait engrangé « Hamilius » d'Alain Tshinza l'année dernière, on pouvait s'attendre à ce que ce film se fasse. Son film sur la scène hip-hop grand-ducale avait fait souffler un vent nouveau sur les fameux « Films Made in Luxembourg », et il fallait donc que cela continue. De toute façon, la scène rock luxembourgeoise est peut-être encore d'une plus grande ampleur que la scène hip-hop, relativement récente sous nos latitudes.

Autre différence : alors que le hip-hop et la musique, les paroles et l'attitude qui vont avec ont surtout vécu comme des facteurs d'intégration ou d'identification par les nouvelles générations immigrées, le rock, lui, est plutôt resté « white trash ».

Etonnamment honnête, le film du jeune réalisateur Govinda Van Maele montre ainsi les paradoxes d'une scène qui se veut unie, mais qui porte en son sein toutes les différences de la société dans laquelle elle évolue.

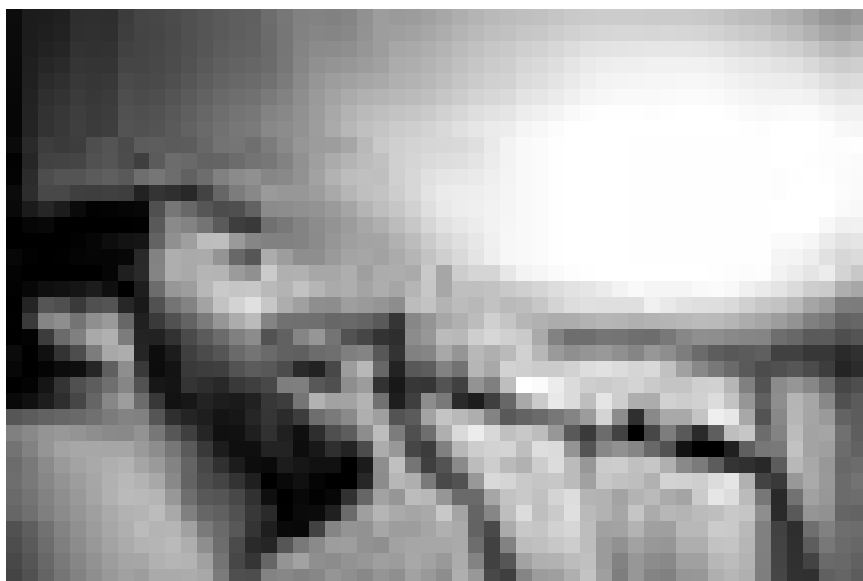
Pour bien documenter l'évolution de la scène, Van Maele a mis en scène trois générations différentes de musiciens rock du Luxembourg. Il commence ainsi son film avec les jeunes fous de Black Out Beauty. Ces métalleux pas comme les autres (voir woxx 1042) qui représentent un des meilleurs exports dans cette niche musicale des dernières années, colent encore assez aux clichés qu'on se fait de jeunes rêvant de devenir rockstar. Comme ces confessions plutôt bad boy du guitariste, qui explique pourquoi presque tous les établissements scolaires du pays l'ont mis à la porte. L'image des jeunes rebelles se reflète aussi dans les scènes où ils fument des pétards en pleine na-

ture, en divagant sur leur grand avenir, qui pour l'instant reste toujours flou. Mais ce sont surtout les explications de leur bassiste de l'époque - d'une quinzaine d'années leur aîné - qui permet de les saisir en ce qu'ils sont : des rêveurs, qui vont se heurter à une dure réalité un jour ou l'autre. Car devenir musicien, voire rockstar, n'est pas seulement une affaire de détermination à ne pas lâcher ses rêves. C'est aussi beaucoup de travail et de compromis et il est clair que si les concerts dans les petits bars pour la scène locale appartiennent à ces rituels qui fondent et unissent une scène, ils ne restent pourtant que des moments éphémères. Beaux certes, mais sans futur.

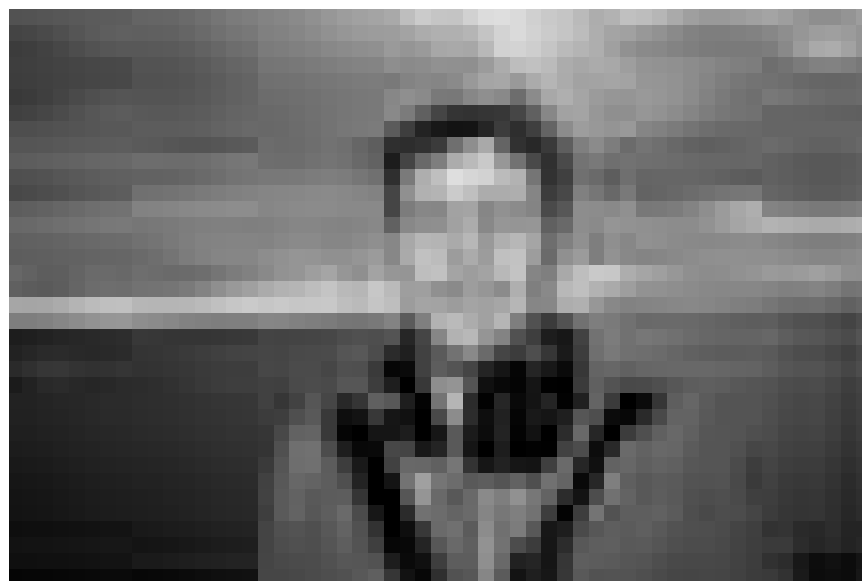
### Au Luxembourg, on ne vit pas avec la musique...

Car celui-ci peut avoir un air un peu différent - comme le spectateur peut s'en apercevoir quand Van Maele s'attaque au second groupe : Miaow Miaow, qui viennent d'ailleurs d'annoncer officiellement leur dissolution. Composé de musiciens chevronnés et actifs dans la scène depuis au moins une douzaine d'années - on y retrouve des membres de formations de la première heure comme Eyston par exemple - les Miaow Miaow se prennent en pleine figure le syndrome de la maturité. Maturité difficile, parce qu'elle pose la question des compromis entre la vie sociale, réelle et bien luxembourgeoise et les idéaux de rockstars, déjà troqués pour l'appellation moins mégalomane de musicien professionnel. On remarque surtout que les différents membres du groupe ne sont pas d'accord entre eux sur la voie à poursuivre. Mais c'est leur guitariste Gianni qui explique le mieux le fonds du problème quand il évoque les relations entre le PIB par habitant le plus élevé d'Europe et les difficultés à poursuivre ses rêves, à sacrifier une belle et commode existence pour une vie de nomade, voire de parasite, alors que tous les autres potes et amis s'achètent de belles maisons, s'installent avec leurs copines et conduisent de grosses cylindrées.

La caméra de Van Maele les accompagne aussi en tournée, hors



PHOTOS : MIKE ZENARI / JEAN-LOUIS SCHULLER



des frontières exigües du grand-duché qui de toute façon ne pourra jamais suffire à bâtir une carrière musicale - donc vers les lieux où un futur dans la musique semble possible. Pourtant, les scènes dans un café en Hollande où ils jouent devant un parterre d'employés d'une plateforme pétrolière ressemblent étrangement à celle où les jeunes de Black Out Beauty déclenchent le pogo de leurs fans locaux dans un petit dancing à Schiffflange.

### ...mais on veut surtout vivre de la musique.

Qu'on peut s'y prendre différemment, c'est l'autre groupe de la même génération qui le démontre. Eternal Tango, seul groupe luxembourgeois du moment à sérieusement envisager une carrière internationale, est un peu un cas isolé dans la scène, comme le démontrent aussi les interviews. A chaque fois que la question incontournable du « vivre de la musique » est posée, les emo-rockeurs sont les premiers et souvent les seuls à être évoqués. Mais ce choix semble aussi avoir des conséquences sur la

vie sociale des musiciens d'Eternal Tango. « On se sent souvent seuls », confesse leur chanteur dans le film. En effet, leur choix d'abandonner leurs jobs ou études pour se consacrer exclusivement à la musique demande maints sacrifices. Sur le plan social d'abord, hormis leur isolement dans leur environnement, le fait de dépendre des parents ou copines pèse lourd dans la vie des Eternal Tango. Cela peut aussi conduire à quelques excès de snobisme face aux autres membres de la scène, qui n'ont pas - encore - accompli le saut dans l'eau froide. Mais aussi sur le plan artistique, les rockeurs ont été conduits à faire des compromis. Moins visible dans le film - sauf des sous-entendus dans quelques remarques - il est pourtant absolument clair que pour dominer un jour les hitparades, il faut aussi correspondre au goût du moment et engager un producteur. En d'autres mots, fric contre intégrité artistique. Les Eternal Tango semblent avoir fait leur choix, et on a l'impression que finalement ils envisagent leur carrière dans le rockbiz comme d'autres l'envisagent dans les échelons du service public.

Un choix que le dernier groupe portraité a refusé de faire, même s'il était pendant longtemps le groupe luxembourgeois le plus connu à l'étranger. En 2008 - l'année du tournage du « Rocdoc » - DefDump annoncent l'abandon de leur groupe. Formation mythique des premiers jours d'une Kulturfabrik encore squattée, donc un pur produit de la contre-culture souvent idéalisée aujourd'hui, DefDump ont toujours tenu à leur intégrité musicale et à leurs messages souvent très politisés. Comme l'a remarqué le chef du centre de ressources de la Rockhal, lors du débat suivant la projection du film : « Vous auriez rendu totalement dingue chaque producteur sérieux qui aurait voulu vous exploiter ». DefDump ont fait un autre pari : jouer à l'étranger oui, changer de posture pour avoir plus de succès jamais. Et d'une certaine manière, en surfant sur les réseaux mondiaux de la musique hardcore et métal, ils ont réussi : des dizaines de milliers d'albums vendus, des tournées dans plus de 26 pays différents et la reconnaissance des grands du business, comme Soulfly et d'autres qui les ont approchés pour

ouvrir leurs concerts un peu partout dans le monde.

Mais pourtant, DefDump a perdu son pari et ils en sont plutôt fiers. Comme l'explique Usel, leur frontman : « Echouer est toujours un risque, mais jamais une honte. Car, tu ne peux pas échouer sans avoir essayé ».

« Rocdoc » montre aussi l'impact d'une telle idéologie sur les locaux. Le tout dernier concert de DefDump a eu lieu dans la salle de l'Atelier, survoltée et archi-pleine. Rarement on aura vu un groupe luxembourgeois se faire acclamer aussi frénétiquement par un public en transe entre mélancolie et euphorie. Et le plan montrant Usel claquant la porte du backstage de l'Atelier, pendant qu'au loin on entend la foule scander, est certes un des moments les plus intenses du film.

En fin de compte, « Rocdoc » est plus qu'un documentaire sur la scène rock grand-ducale, c'est aussi un sandwich de plusieurs tranches de vie des jeunes générations luxembourgeoises, un film carrément sociologique.